NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 Nº 6 1965

À travers les discours et écrits de Paul VI

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

p. 641 - 645

https://www.nrt.be/en/articles/a-travers-les-discours-et-ecrits-de-paul-vi-1537

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

A travers les discours et écrits de Paul VI

La paix du monde en danger.

« Si Nous considérons les besoins actuels de l'Eglise et les conditions présentes de la paix dans le monde, nous avons de sérieuses raisons de juger l'heure particulièrement grave, et plus urgent que jamais l'appel à une prière d'ensemble de tout le peuple chrétien. » Cette prière, l'encyclique « Mense maio » y invite tout d'abord à l'intention du Concile[1] : « Quelque notable que soit la part heureusement accomplie du travail, il reste des tâches bien lourdes pour la session prochaine qui clôturera le Concile. Puis viendra la phase aussi importante de mise en œuvre des décisions conciliaires ; il y faudra l'effort conjugué du clergé et des fidèles, afin que la semence jetée durant le Concile puisse aboutir à des fruits bienfaisants ». Mais le Pape redit sa confiance en « celle que, lors de la dernière session, Nous eûmes la joie de proclamer Mère de l'Eglise ».

Mais un second motif incite Paul VI à faire appel à la prière du peuple chrétien : « la situation internationale... plus trouble et plus instable que jamais, avec les dangers nouveaux qui menacent dans le monde le bien suprême de la paix. On dirait que les tragiques expériences des deux conflits qui ont ensanglanté la première moitié de ce siècle n'ont rien enseigné[2] : nous assistons à l'effrayante aggravation de l'antagonisme entre peuples, en certaines parties du monde ; nous voyons se renouveler le dangereux phénomène du recours aux armes et non aux négociations pour résoudre les litiges entre parties adverses. De la sorte, la population de nations entières est soumise à d'indicibles souffrances » ; les faits de guerre « gagnent en ampleur et en violence, et pourraient, d'un moment à l'autre, provoquer l'étincelle qui allumerait une nouvelle et combien épouvantable conflagration ».

« En présence de ces menaces », le Pape se fait l'interprète de « l'aspiration unanime de l'humanité qui veut la paix », et cela, au nom de ses « devoirs de Pasteur suprême ». Que « tous les responsables des affaires publiques... fassent tout ce qui dépend d'eux pour sauver la paix menacée. Qu'ils continuent de promouvoir et de favoriser les conversations et les négociations à tous les niveaux et en tout moment, afin d'arrêter le périlleux recours à la force avec

---

1. Encyclique *Mense maio,* signée le 30 avril 1965. Texte latin dans *L'Oss. Rom.* du 1er mai 1965. Trad. française dans *La Croix* du 3-4 mai 1965.

2. Déjà lors de l'Audience générale du jeudi 11 février 1965 (texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 12 février 1965), le Pape avait exprimé la même inquiétude et supplié qu'on veuille bien « épargner à des populations innocentes de nouvelles épreuves et de nouvelles larmes » ; comment est-il concevable « que l'on ose seulement songer à une guerre », alors que « les plaies de la précédente ne sont pas même encore cicatrisées » ? « Ainsi les peines et les angoisses subies, les immenses ruines accumulées, les massacres cruels ne nous ont rien appris ? » Et cela, alors que l'on « n'ose imaginer les conséquences d'une guerre moderne, la puissance terrible des moyens... de la violence ». Déjà à cette date, il s'agissait du

toutes ses déplorables conséquences matérielles, spirituelles et morales. Qu'on tâche, en suivant les voies tracées par le droit, de rencontrer tout désir sincère et véritable de justice et de paix, afin de l'encourager et de le faire aboutir ; qu'on appuie avec confiance tout geste loyal de bonne volonté, de façon à faire prévaloir la cause positive de l'ordre sur celle du désordre et de la ruine[3] ».

La même tâche pastorale impose au Pape de constater la dégradation morale qui accompagne la guerre : « Malheureusement, dans cette conjoncture si pénible, force Nous est de constater avec amertume, que très souvent on oublie le respect dû au caractère sacré et inviolable de la vie humaine, et qu'on adopte des procédés et des attitudes qui sont en contradiction flagrante avec le sens moral et l'usage de nations civilisées. A ce propos Nous ne pouvons Nous abstenir d'élever la voix pour la défense de la dignité humaine et de la civilisation chrétienne et de déplorer les actes de guérilla et de terrorisme, la prise d'otages, les représailles contre des populations désarmées. Autant de délits qui marquent un recul du sens de la justice et de l'humanité et qui avivent toujours davantage l'hostilité entre les adversaires ; ils peuvent fermer les voies qui resteraient encore ouvertes pour la rencontre des bonnes volontés, ou du moins rendre plus difficiles les négociations qui dans la franchise et la loyauté mèneraient à un accord raisonnable ».

Mais la paix « n'est pas simplement le résultat de notre activité humaine ; elle est aussi et surtout un don de Dieu. Elle descend du ciel et elle régnera vraiment parmi les hommes quand nous aurons fini par mériter qu'elle nous soit accordée par le Tout-Puissant, lui qui tient en ses mains le cœur même des hommes aussi bien que le bonheur et les destinées des nations ». Que l'Eglise prie donc, et qu'elle recoure « à l'intercession et à la protection de la Vierge Marie, Reine de la Paix ». Que Marie obtienne du Seigneur « la paix véritable, celle dont les fondements fermes et durables sont la justice et l'amour ; justice rendue au plus faible autant qu'au plus fort ; amour qui bannisse les abus de l'égoïsme, de manière que la sauvegarde des droits de chacun ne dégénère pas en oubli ou en négation des droits d'autrui ».

Enfin le Pape invite les Evêques à prescrire « dans tous les diocèses et dans toutes les paroisses des prières spéciales » ; en particulier « qu'on profite de la fête de Notre-Dame Reine pour faire des prières solennelles et publiques aux intentions que Nous avons formulées. Nous comptons particulièrement, sachez-le, sur la prière des innocents et de ceux qui souffrent, parce que leur voix plus que toute autre atteint les cieux et désarme la justice divine. Et puisque l'heureuse occasion s'en présente, ne manquez pas d'inculquer avec soin la pratique du Saint Rosaire, prière si chère à la Vierge, recommandée si instamment par les Souverains Pontifes, et qui fait accomplir aux fidèles de la manière la plus aisée et la plus effective le précepte du divin Maître : « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira » (*Mt* 7, 7).

---

3. Dans la même audience du 12 février (cfr note précédente) le Pape en appelait de même aux responsables pour qu'ils « rétablissent les relations sur le respect et la confiance mutuelle et sur les principes moraux qui sont naturels et par là même chrétiens ». De plus, il invitait à « renforcer les institutions internationales capables de prévenir les attentats de la force », pour qu'elles puissent « s'employer à assurer l'accomplissement et le respect loyal des accords ». Insistance analogue dans le *Message* adressé au Card. Spellmann lors du « Colloque sur les problèmes de la Paix à la lumière de *Pacem in terris* » (*L'Oss. Rom.* du 18 février 1965) : Paul VI y parle de « l'irremplaçable mission des Nations Unies pour promouvoir la médiation dans les conflits et restaurer la paix ».

La foi dans l'Eucharistie.

Le Jeudi Saint, 15 avril, à l'Homélie de la messe « in Coena Domini », le Saint-Père proposait à ses auditeurs d'accueillir dans le silence les paroles du Christ à la Cène, « épilogue d'une histoire sortant de l'ombre des sens figuratifs, principe d'une époque nouvelle caractérisée par un réalisme surnaturel — mais elle-même encore exprimée en symboles... compréhensible à la foi seule, prélude d'une lumineuse et merveilleuse palingenèse eschatologique »[4]. Cette voix du Christ qui nous dit « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi »; est « une parole d'invitation à un banquet, à la cène du Seigneur pour laquelle il a préparé un aliment surprenant, déconcertant : son corps, son sang, c'est-à-dire Lui-même. Mais que veut dire un repas où une telle nourriture, une telle boisson sont offertes, une telle présence est réalisée, sinon l'offrande d'une victime, d'un sacrifice ? ». Pour pénétrer le mystère, il faut « fixer notre regard sur les apparences sensibles... et par elles, par le pain et le vin devenus signes, chercher, chercher de comprendre un peu et de goûter, d'adorer, de croire beaucoup ». Croire — car « en ce point se déclare une crise. Nous ne comprenons plus par la seule raison. Nous voudrions comprendre ! Mais le discours du Christ, si limpide et clair, s'est fait dur pour qui y réfléchit : « Durus est hic sermo » (*Jn* 6, 60). L'esprit humain se rebelle intérieurement. Tel ou tel s'en va, hochant la tête, jaloux de conserver sa respectable mais petite dignité, sa précieuse mais modeste rationalité — mais au sortir du banquet eucharistique sacrificiel il ne se rend pas compte, et il s'en apercevra plus tard, qu'il chemine dans la nuit. Il fait plus noir dehors que dedans... Tel autre se débat et cherche à vaincre par des rapprochements faciles entre le récit de l'Ecriture et les légendes fantastiques des mystères païens de l'antiquité : luxe d'érudition vaine et peu scientifique qui ne fait que voiler la révélation évangélique. Il y en a aussi qui cherchent à réduire la plénitude de la parole divine : il s'agit d'un simple repas rituel, ou d'une présence non réelle mais seulement symbolique, ou encore d'une élévation de choses familières à une signification supérieure. Le mystère, au sens d'obscurité à comprendre, ne fait que subsister et croître de la sorte. Le mystère, au sens de réalité divine présente et cachée, se dissipe. Et se dissipe aussi et s'évanouit la parole du Christ. Sa parole divine et toute-puissante, Sa parole amie qui nous demande une seule offrande, un effort d'intelligence non pas humiliée mais docile, d'intelligence éveillée et aimante, qui nous demande la foi. Qui croit à la parole du Christ rejoint la réalité du Christ. Qui accepte sa vérité trouve son propre salut. La crise dont nous parlions se résout seulement par un acte de foi, sincère et intelligent ». C'est cet acte décisif que nous sommes invités à faire, cet acte « qui rend notre pensée et notre cœur d'hommes de ce siècle rebelle et sans préjugés mais toujours dérivé des siècles qui l'ont précédé, solidaire et cohérent avec l'histoire du Christianisme, avec la tradition qui fait de nous les frères des saints et des Maîtres et des fils du Peuple de Dieu qui nous ont précédés. »

La souffrance humaine et le mystère de la Passion.

Au terme du chemin de croix du Vendredi saint au Colisée, le Pape médite avec les milliers de participants le mystère du « rapport entre la souffrance du Christ et la souffrance humaine »[5]. La Passion n'est pas « un numéro dans la série infinie des souffrances de l'humanité ». Jésus est « le Fils de l'homme... le Premier-né de toute l'humanité, le nouvel Adam... le roi spirituel du monde

4. Texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 17 avril 1965.
5. Texte ital. dans *L'Oss. Rom.* du 18 avril 1965.

et des âmes : ... tout homme, toute vie ont un lien avec lui ». D'abord parce que personne n'a autant souffert, « si la souffrance se mesure à la sensibilité physique » et à « la conscience qu'un être a de sa propre dignité ». Jésus « fait sien le royaume désolé de la souffrance humaine ». Elevé, « il attire tout à lui » : il « polarise vers lui toute souffrance humaine », et cela non par la seule immensité de sa peine et de l'injustice qui le frappe, mais parce qu'il a « immense sympathie, compassion et communion avec tous ceux qui souffrent ». On entre ici « dans la théologie de la Rédemption ». Tout ce qu'on fait à un homme qui est dans la peine, c'est à Lui qu'on le fait : « Jésus se cache derrière ce visage humain » — et ce qu'on lui refuse, c'est à Jésus qu'on le refuse. « L'humanité souffrante devient un symbole, un signe, un sacrement humain cachant la présence mystique, mystérieuse de Jésus [6]. Jésus est en tout souffrant — que celui-ci le sache ou non » ; et cela, non seulement pour partager, mais « pour attribuer à ces souffrances la même vertu de rédemption que sa Croix eut pour le monde. Saint Paul nous le déclare : J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ... Pour cela, il faut un contact spontané, il faut vouloir, aimer ». Alors « la vertu rédemptrice du Christ pourra se répandre en chaque tourment humain », du plus mystérieux — la souffrance des innocents — au plus quotidien, la peine et la pesanteur du monde du travail ; et des angoisses des persécutés [7] à « la douleur qui a franchi les limites du temps, celle de nos défunts, née d'une tension devenue extrêmement consciente entre le désir du bonheur divin et l'impuissance à l'atteindre aussitôt ».

Résurrection et optimisme chrétien.

Le message pascal du Pape aux chrétiens « et à tous les hommes de bonne volonté » commence par inviter à la joie : « Le Christ est ressuscité, le Christ a vaincu la mort ... Réjouissez-vous ! » [8]. « Ce message, qui éclaire de la lumière du Christ les destins suprêmes de l'humanité, conclut et résout toute autre parole qui se veut maîtresse de vie. » Toute autre parole « est propédeutique à l'ultime

---

6. Ce n'est pas la première fois que le Saint-Père attire l'attention sur ce mystère de la présence du Christ dans ses membres souffrants. Ainsi, s'adressant un jour à des responsables d'enfants handicapés, il leur dit qu'elles « sont destinées à une espèce d'adoration perpétuelle qui n'est pas celle du Seigneur sous les espèces eucharistiques dans sa présence réelle, mais celle que Bossuet appelait la présence humaine du Christ, de Jésus dans les êtres qui souffrent. Elles sont continuellement vouées au culte de Jésus présent et caché, mais aussi tellement révélé dans ses formes douloureuses, qui leur est offert par les enfants auxquels elles sont vouées ». Inversement, s'adressant aux enfants, le Saint-Père leur a dit que lui-même pensait à eux : « Quand il célèbre la messe et tient en mains l'hostie » il lui arrive de voir celle-ci « comme une lentille qui reflète toutes les personnes chéries, ... spécialement ceux qui pleurent, qui souffrent : à travers cette lentille le Pape les verra comme il les voit aujourd'hui, et même plus proches car il les verra en Jésus et avec Jésus » (*L'Oss. Rom.* du 2 octobre 1964). Même thème lors de l'audience générale du mercredi 11 novembre (*L'Oss. Rom.* du 13 nov. 1964) : « Jésus est présent dans le pauvre, dans le souffrant, dans celui qui est nu, dans le prisonnier. Là où l'humanité souffre, Jésus souffre. Là où le visage humain pleure, on découvre, derrière lui, le visage de Jésus pleurant. L'homme diminué devient une espèce de sacrement, c'est-à-dire de signe sacré du Christ. Ici la mystique devient principe de la sociologie chrétienne. »

7. « Nous voudrions que ces chers fidèles, si jamais notre voix leur parvient, sachent que nous prions pour eux... et nous voudrions leur infuser l'espérance en des jours meilleurs, pour l'honneur même des nations auxquelles ils appartiennent. »

8. Message du jour de Pâques, 18 avril, adressé à la foule rassemblée place Saint-Pierre ; texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 20-21 avril 1965.

parole triomphante, celle de la victoire de la vie ». « L'optimisme triomphe. La vie, pour qui veut, est au terme du drame humain. Le bonheur existe et peut être conquis. La plénitude de notre être déployée en toute sa perfection potentielle, bien plus, accrue d'une capacité surajoutée... de connaître plus, d'aimer plus, de jouir plus, dans l'ivresse inépuisable de la vision de Dieu, nous est assurée ». Cette « conception positive et optimiste, propre au christianisme », projette sur le monde une lumière qui fait apparaître sa beauté : « Quelque chose de la joie de Dieu Créateur... se déverse dans l'esprit de l'homme qui regarde, qui étudie, qui conquiert le monde qui l'entoure : disons même, de l'homme moderne, tendu précisément vers l'analyse et la possession de la nature ». Cet homme, il « aspire à la vie, à la croissance, à la richesse du savoir et de l'avoir, à la puissance de la volonté et de la jouissance, il cherche la béatitude ». Cette aspiration, « alimentée, stimulée, exaspérée par les conquêtes que fait aujourd'hui l'homme fier et avide de nouveaux progrès, crée dans son cœur des vides désolants, des angoisses terribles, des pessimismes radicaux, des incertitudes finales qui le rendent profondément malheureux. On peut faire des observations analogues sur le phénomène caractéristique de notre temps, celui des relations sociales, si développées dans notre monde en transformation, mais toujours si difficiles à maintenir, si mal assurées du succès final : sera-ce la paix ou la guerre, la liberté ou le totalitarisme et l'esclavage... la construction d'une société universelle et collaboratrice ou la destruction de tout ce qui a été semé et édifié sur la face de la terre ? » A ces inquiétudes, le message de Pâques apporte une réponse : « d'annonce, il se fait souhait, de souhait prophétie, ou tout au moins aspiration et prélude, par sa force intrinsèque, d'une régénération de l'histoire humaine ». « Vienne donc... le jour où les hommes rejetteront leurs idéologies fausses, dans le besoin et l'accueil d'une sagesse neuve qui révèle la vraie nature de l'homme et ses vrais destins. Vienne le jour où l'on résoudra les conflits entre les peuples non par la force des armes mais par des négociations raisonnables — et que toute guerre et guerilla s'apaise pour faire place à des collaborations fraternelles constructives. Vienne le jour où les prodigieuses énergies du progrès seront employées à calmer la faim dans le monde, à éduquer les générations nouvelles, à assister les souffrances... »

Les splendeurs de Rome, hommage au Christ et expression de foi [9].

« Quelle impression vous fait cette visite à Saint-Pierre ? De grandeur, de puissance, de gloire, d'emphase artistique et souveraine ? S'il en était ainsi, nous devrions dire : regardez mieux la signification, l'intention de ce que vous voyez ... Ici il y a un effort maximum pour rendre gloire au Christ et à Dieu... qui veut exprimer de façon superlative le propos de l'Eglise catholique, de la Papauté, de reconnaître à Dieu, au Christ, la première place, l'adoration suprême, l'offrande totale de ce que l'homme est et peut faire. C'est là une foi qui s'extériorise, non parce qu'elle manque d'intériorité, ou parce qu'elle ignore que le vrai domaine de la foi est le cœur, la conscience, mais parce qu'elle veut donner l'image et comme l'impression sensible de deux aspects qui ici, à Rome, qualifient fortement la foi catholique : sa fermeté, son témoignage... La fermeté dans la foi, son autorité indiscutable dérivant de la Parole du Christ, sa stabilité historique, sa cohérence intérieure, sa capacité à servir de base à l'édifice de la vie... et en même temps l'impression de la fécondité de la foi, de sa force expansive, de son aptitude à être message de salut pour tout homme. »

P. T.

9. Allocution à l'audience générale du mercredi 21 avril. Texte italien dans *L'Oss. Rom.* du 22 avril 1965.